

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 54 (1916)
Heft: 45

Artikel: Vè on malado
Autor: Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-212506>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

bon aloi; mais la pièce de deux francs était fausse. Il pousse une exclamtion énergique.

« Patron, dit le commis, faut courir après ce filou ! »

Le patron s'avance sur le seuil de la porte, et, promenant un regard circulaire dans la rue :

— Inutile de vous déranger, vous ne le rat-traperiez pas; le gueux a disparu. « Et puis » ajoute-t-il entre ses dents, « je gagne encore un sou ».

VÈ ON MALADO

BERDEFIET était tot moindro, tot biévo, tot fliappi du quaque dzo. L'avâi atrapâ la pêrece, onna crêva que pouâve pas baillî lo tor. L'êtai prâi pè lè piaute, pè lo mor, pè lè cousse, pè lo veintro, pè lè pormon, pè lo fêdzo, pè la coraille, pertot. On n'arâi pas su dere onna plièce que lai fasâi pas mau. A la fin, l'a bo et bin faliu allâ queri lo mâdzo, câ on démorâve traui liein de Jean-Louis que guière avoué dâi prêre et dâi boune tesanne.

Lo mâdzo l'arreve, l'accute bin adrâ pertot et l'a de suite recogni que Berdefiet l'avâi onna maladi d'au diablio, que fa à pèri de mau. L'êtai lo *coryza*, que crâio, ào bin on nom dinse : l'è pâo-t'itre on autre nom assebin, su pas tant su. Dein ti lè casse, lo madzo lâi a de :

— Berdefiet, vo z'ite bin matâdo. (Berdefiet fasâi dâi pllieint.) Su d'autrâi million que sant malâdo quemet vo, on ein guière ion. (Berdefiet rancotâve.) Mâ, se vo fède bin adrâi cein que vo vu dere, repondo de voutra via. Seulameint, faut m'accutâ ào pecolon.

Berdefiet l'a tot promet, quemet vo pouâide pensâ. Et lo mâdzo lâi dit oncora :

— Berdefiet, vu allâ mè mimo vè l'apotiquiero, que vo z'envoûie oquie. Vo foudrài ein preindre quattro tote lè demi-hâore et pas iena de moins, sein que vo z'ite bon po preindre on beliet po le cemefiro. Lè foudrài avalâ, ma pas croussi dein lo mor. Vo m'âi bin oïu: quattro tote lè demi-hâore.

Berdefiet djure qu'oï et lo mâdzo s'ein va.

Cli l'apotiquiero fasâi on bocon assebin lo marchand de dzelenhie et quand l'è que lo mâdzo lâi è arreva, l'êtai justameint ein ètai d'ein betâ houit dein onna grôcha tiêce à perte à n'on tsaland que l'avâi. Lo mâdzo lâi dit dan de préparâ po Berdefiet dâi pèleule, houit dein onna boîte, et de lè lâi einvoyé tot tsaud avoué lo mot de beliet que s'è redesâi quemet lè failâi preindre. Lo framacién sé met aprî rido et quand l'è que la z'u tot reduit, ie dit dinse à son valet :

— Ta dou paquiet vouâ: clia tiêce de dzelenhie po Monsu Pâirodzo et clia petita boîte de pèleule avoué lo mot de beliet à Berdefiet, que faut preindre justo quemet lo mâdzo l'a de. Va rido !

Lo valet s'è dépatsi et qu'a-te fê ? Sè bo et bin trompâ, tant lâi a que Berdefiet l'a regu la tiêce dâi houit dzelenhie et lo mot de beliet que s'è desai :

— « Ne pas àoblliâ d'ein avalâ quattro tote lè demi-hâore, sein lè croussî. »

Berdefiet, cein lâi a fê on coup... que l'a éta guéri.

MARC A LOUIS.

SAC A TERRE

DEUX fidèles amis du *Conteur* viennent de donner l'essor à une modeste plaquette. L'un l'a écrite; le second l'a éditée. Nous avons dit : « modeste » plaquette; c'est que dès l'abord elle se défend de toute prétention. Et, en effet, elle n'en a pas pour deux sous. Oh ! mais n'ayez peur, elle fera son chemin tout de même et saura trouver les portes qui s'ouvriront accueillantes à son premier appel.

Sac à terre est son titre; Georges Jaccottet, son auteur; John Marti, son éditeur. Elle a,

comme sous-titre : « Rimes d'occasion et croquis militaires ». Vous le voyez, c'est tout à fait sans façons.

Cette plaquette est dédiée au colonel-divisionnaire L.-H. Bornand, qui, en remerciant l'auteur de cet hommage, lui dit :

« Vos vers, parfois critiques, ronchonneurs, ne sont jamais amers. Ils sont dans la bonne mentalité du pioupiou intelligent, qui marche toujours, mais se console des petits ennuis du métier, en se réservant le plaisir d'avoir les yeux ouverts et de voir le ridicule.

» Ils sont gais, entraînans, optimistes : ce sont des qualités militaires. »

Et l'auteur, si sympathique, les présentant à « ses amis de l'armée », dit, à son tour :

« Vous savez que cette prose et que ces rimes sont sans prétention aucune. Ecrits, pour la plupart, sur une table de cantonnement, à la lueur hésitante d'un quinquet fumeux, ces croquis rapides ne visent pas au grand art. Ils ignorent même certaines règles élémentaires de prosodie. Les retoucher ? A quoi bon, ils perdraient les seules qualités que j'ose leur reconnaître et qui peuvent leur donner quelque saveur : leur spontanéité et leur sincérité. »

Et, maintenant, goûtons-en, voulez-vous ? Si l'auteur et l'éditeur nous reprochent de reproduire, sans leur en avoir demandé l'autorisation, un des morceaux de ce recueil — ils ont bien trop d'esprit tous deux pour le faire — ma foi, nous leur répliquerons que lorsque nous voulons vanter à quelqu'un les mérites d'un bon vin, de ce vin qui « redemande », nous en débouchons un flacon. Et les personnes à qui ça « redemandera » n'auront qu'à s'adresser à M. John Marti, éditeur à Chailly sur Clarens. Avec vingt sous, elles seront satisfaites. C'est pas cher, dites, par le temps qui court ! Eh bien, voici :

Sous la tente.

Des gens ayant iit confortable,
Bon logis, bon feu, bonne table,
Parfois, par excentricité,
S'en vont par les beaux mois d'été,
Vivre trois jours en dilettante

Sous la tente.

Pour nous, soldats, c'est autre chose.
Que le couchant soit gris ou rose
Ou qu'il soit noyé de brouillard,
On nous dit : « Partez sans retard
» Pour passer une nuit charmante,
» Sous la tente. »

Et l'on va, sur les pâturages,
— Sergeant Mage, est-ce pas tu rages ? »
Planter dans l'humide gazon
Quatre piquets pour la maison
Où nous dormirons sur la menthe,
Sous la tente.

« Comme on fait son lit, on se couche »
On s'étend... une épaule touche ;
L'autre ne touche rien du tout,
Car la tente abrite un gros trou
Et le terrain est très en pente,
Sous la tente.

Sous la tête, une grosse motte,
Sous les reins un rocher qui frotte,
Les pieds trempés par l'eau qui sourd
On attend le lever du jour :
Ce sont les plaisirs de l'attente,
Sous la tente.

On ne sait pas à quoi l'on rêve,
Mais on se répète sans trêve :
Quand donc en aurons-nous fini ?
Quand quitterons-nous ce doux nid ?
Car la joie est plutôt latente,
Sous la tente.

Et l'eau tout doucement ruisselle,
Vous mouillant jusque sous l'aisselle ;
Elle vous trempe jusqu'aux os,
Des cheveux jusqu'au bas du dos.
On se sent la peau dégoûtante,
Sous la tente.

Le jour vient... mais quelle surprise,
Pas un chat sur les pentes grises ;
Mais tout près, autour d'un gros feu,
La troupe, se chauffant un peu,
Attend l'heure de la détente,
Loin des tentes.

Qu'importe après tout l'infortune
De gémir dans la nuit sans lune
En ouvrant des yeux ébahis !
Et, s'il le faut, pour le pays
Nous dormirons l'âme contente,
Sous la tente.

NOUS !

Chantons notre aimable patrie !

LA rime n'est pas riche et le style en est vieux. Mais les vers du doyen Curtat ont entre autres mérites, celui de bien exprimer le sentiment général des Vaudois.»

C'est M. le pasteur Valotton qui écrivait ceci dans un article intitulé la *Patrice Vaudoise*, publié jadis dans le *Semeur Vaudois*, et après avoir cité quelques strophes de la vieille chanson du doyen Curtat :

Chantons notre aimable patrie,
Chantons cette terre chérie
Et son honneur et son tableau de vie,
Chantons tous le canton de Vaud,
Si beau !

Sur ce point, les Vaudois sont tous d'accord. Leur pays, ils en sont fiers... et il y a de quoi. Continue M. Valotton, dont nous abrégeons un peu les intéressantes remarques. Mais ce n'est pas le fait d'un chauvinisme qui fait tout voir en rose, — à preuve que, nous autres n'avons guère confiance en nous-mêmes, comme peuple. Il semble que nous ne soyons pas fiers d'être Vaudois : serait-ce qu'il n'y a pas de quoi ?

Toujours est-il que le sentiment national nous manque : tout au moins n'est-il guère formé. C'est que, pour en avoir un, il faudrait avoir le courage d'être soi. Nos voisins de Genève et de Neuchâtel ne s'en font certes pas faute.

Ecoutez les concitoyens de Rousseau... Il faut les entendre dire tout haut : « On n'est pas Genevois pour rien... On est de Genève ou on en est pas. » Et si les Neuchâtelois n'en disent pas autant, c'est qu'ils se bornent à le penser.

Pour nous quand nous disons de quelque chose : « C'est bien vaudois... », ce mot peut avoir plusieurs sens, exprimer le manque de volonté, un excès de réserve ou signifier autre chose, mais soyez bien sûrs que c'est tout juste le contraire d'un éloge.

Et voici qu'à mon tour je vais donner confirmation à ma règle, en disant : « la goguenardise... c'est bien vaudois. »

C'est que le fait est là : « Nous sommes essentiellement jugeurs et dénigrants, bien moins de ce qui nous entoure que de nous-mêmes. » Celui qui a dit cela était pourtant un excellent Vaudois : c'est Juste Olivier.

« Jugeurs et dénigrants », c'est bien ça, mais je préfère dire : « goguenards ». Ce seul mot dit tout. Un fait pourtant : nous aimons tant médire du « caractère vaudois » que nous nous délectons des « vaudoiseries » qui le mettent en scène, caricaturé. Cette littérature se vend beaucoup et chez les Vaudois surtout. Mais c'est à certaines conditions que nous aimons être blagués : « ça dépend », ça dépend comment et par qui. Il faut que ce soit collectivement et surtout que ça vienne d'un des nôtres. Ah ! si c'était d'un Neuchâtelois ! Et d'un Genevois donc !... On leur ferait bien voir qui on est... Mais entre Vaudois, en famille...

Comment expliquer tant de support chez les Vaudois... Débonnaireté ? — Je ne sais pas que vous dire... Nous savons être susceptible. Absence d'amour-propre ? — Pas tant que ça... Goguenardise !